

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 53

Artikel: Les affaires ne vont pas : dansons !
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190105>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Mais c'est surtout les derniers jours de décembre que l'animation est grande dans nos villages et hameaux. Vous ne rencontrez que des personnes affairées portant des gâteaux, des *cricholes* (espèce de galette connue dans d'autres localités sous le nom de *taille*). Les boulangeries ne désemplissent pas du matin au soir; vous n'y pouvez faire un pas sans risquer de poser le pied au beau milieu d'un gâteau aux pruneaux ou aux raisins secs qui attend la cuisson. L'atmosphère est imprégnée de parfums réjouissants pour l'estomac. Les ménagères suent sang et eau à frotter leurs planchers et à fabriquer des gaufres. Vraiment on ne se croirait pas au nouvel-an si l'on n'avait pas des friandises à croquer! Il y a des ménages où l'on fait ces jours-là jusqu'à dix ou douze grands gâteaux, autant de *cricholes*; aussi en a-t-on à manger pendant tout le mois de janvier. Il est vrai que les derniers morceaux ne sont pas fameux et qu'il faut les mettre quelques instants sur le poêle avant de les manger, afin de les faire *revenir*.

Les pauvres ne sont pas oubliés dans ces jours de réjouissances; chaque famille nécessiteuse reçoit une part de friandises ou des provisions plus solides et plus durables. Il y a quelques années, les enfants pauvres, munis de grands paniers, ne cessaient d'encombrer voies et chemins, entrant dans toutes les maisons pour demander leur nouvel-an. Ils recevaient ainsi force gâteau, gaufres, même de l'argent. Le soir, ils faisaient ripaille avec le produit de leurs quêtes. Cette sorte de mendicité est défendue maintenant, avec raison.

Après deux ou trois jours de plaisirs, de courses, de visites aux parents, la vie reprend son cours habituel, et chacun retourne gaiement à l'ouvrage.

Lo bounan.

Lo bounan s'avancé à grand trein, et sta né, à picolon dè la miné, l'an 87 arà betetiulâ, et son valet, l'an 88 repreindrâ sa suçeschon; et y'a tot apparence que la repreindrâ sein demandâ bénéfico d'einveintéro, kâ lo vilhio *Boeitâo* dè Berna et Vevâi, que sè prominè dza perquie du on part dè senannès, no dit que l'an âi trâi 8 a dza décidâ sè lounésions, sè fairès, sè tounéro et lo lèvà dâo sélâo, et que l'est tot prêt à montâ su lo trouno.

L'est dza oquiè; mâ se ne met pas oodrè à cein que sè passè on pou pertot, porrà bin lâi avâi dâo grabudzo decé, delé; et faut lâi s'atteindrè. L'est porquie ye voudrè derè dou mots po que tot aulè bin su noutra granta boula.

Cein que fâ lo mau, c'est cliâo tsancro dè papâi, que yein a la mâiti et demi dè trâo, et que ne font qu'anixi lè dzeins lè z'ons contrè lè z'autro. Quand ion dit blanc, l'autro dit nâi, et vouaiquie lè z'abonâ dâi z'ons que traitont dè « géomètres » lè z'abonâ dâi z'autro, que lâo repondont que ne lâo dâivont rein et que pâovont allâ sè grattâ, et tot cein aminé dâo miquemaque.

N'ia quâ vairè cein que sè passè pè lè z'Allemaignès, per tsi lè Russes et ein France, que seimblîè à tot momeint que sè vont tsapliâ, et porquie? po cein que lè papâi sont adé à mettrè lo mau et que lè

dzeins lè crayont. N'est-te pas d'avâi liaisu dâi crouïo papâi que cliâ roûta d'Aubertin a essiÿi dè tiâ coumeint on tsin einradzi Monsu Ferry, on tant bravo hommo, que ne dâi rein à nion. Et per tot, dein ti lè pâys, l'est adé lo mémo comerce. Et porquie tot cein? — Quand faut derè la vretâ, la faut derè. — Eh bin, l'est paceque cliâo dzeins ne liaisont pas lo *Conteu vaudois*. Se per tsi no on ne s'etsâudè pas coumeint dein cliâo pâyi dè nilistes, dè sociaux et dè transigeants, c'est que lo Conteu est quie, que fâ tserpi su les copirès, et que rebailè dâi bounès idées à cliâo que peinsont à mau. Et po lo bounheu dè la chrétientâ, cein qu'on pâo soitâ dè pe bon, c'est que tsacon lâi sâi abonâ, kâ jamé lo Conteu n'a contrecarrâ lè râi et lè z'empereu, et jamé lo vâo fèrè. Laissè lè z'autro tranquillo et n'est po rein dein lè z'affèrès dâo Congo et dâo Soudan. Ye vâo lo bin dè tsacon, et la Sophie Troteinvela, cliâ brava fenna, que vo dit to net iô la tsatta a mau à pi quand cein ne va pas pè l'hotò, a couson dè vo ti et vo derà onco bin mé dâi z'affèrès que tsacon dussè savâi po ein reveni à cliâo bounès vilhiès moudès que fasont qu'on viquessâi bin mi et avoué pas atant d'ardzeint què ora, qu'on sè fourrè to pè la potta et qu'on s'affubliè tot su lo casaquien tandi qu'on a oquiè, po fèrè lo betetiu et crévâ dè fan ein après, quand on a tot rupâ. Se lè z'autro iadzo on amâvè mi fèrè viâ que dourâi que viâ que crévâi, y'a bin dâi dzeins que font lo contréro oreindrâi, et cein que vo soitò po lo bounan, c'est dè ne pas fèrè coumeint leu, et po vo manteni dein cliâo bounès idées, lâi a on moian: c'est dè s'abonâ à lo Conteu.

L'est cein que volliâvo vo derè.

Djan dâo Poyet.

Les affaires ne vont pas : dansons !

Nos feuilles d'annonces sont à moitié remplies de réclames pour les bals parés et masqués ou autres amusements qu'on nous promet pour les premiers jours de l'année. A la ville comme à la campagne, c'est la même chose. Et à côté de cela vous n'entendez que des gens se plaindre de la dureté des temps. — Les affaires ne vont pas : dansons !

Ces réflexions nous conduisent tout naturellement à faire part à nos lecteurs de quelques curieux détails sur la danse, dans notre pays, au moyen-âge et dans les siècles qui suivirent. Nous les trouvons dans le supplément au Dictionnaire du canton de Vaud, dont la 2^{me} livraison vient de paraître.

Au moyen-âge, la danse était un divertissement pratiqué par toutes les classes de la population. La *Coquille*, par exemple, était fort en vogue dans nos campagnes, et prenait quelquefois des proportions considérables, témoin celle qui débuta un dimanche soir dans la cour du château de Gruyère, ayant le comte en tête, et qui parcourut toute la contrée en augmentant sa longue chaîne de village en village, et ne se termina que le mardi matin, à Gesse-nay, avec 700 figurants.

On dansait même dans les couvents à certaines occasions; c'est ainsi que lors du mariage de Philibert de Savoie avec Marguerite d'Autriche, célé-

bré à Romainmôtier, en 1501, six personnes représentèrent un ballet devant les augustes époux.

Mais au XVII^{me} siècle, LL. EE. de Berne, estimant qu'on dansait un peu trop, interdirent ce divertissement, permettant toutefois trois honnêtes danses les jours de noce. Le nombre en étant ainsi limité, il y a tout lieu de croire qu'on prolongeait chaque danse autant que l'on pouvait. Les lois consistoriales de 1640, plus sévères encore, interdirent la danse d'une manière absolue.

Au XVIII^{me} siècle, on apporta des tempéraments aux rigueurs d'autrefois, par une ordonnance de 1728, permettant les danses à l'occasion des noces.

Les annales de la République helvétique mentionnent des bals célèbres et quasi officiels. Le 8 février 1798, par exemple, il y eut bal de souscription offert à la citoyenne Ménard, femme du général, dans la salle des Deux-Cents, à l'Hôtel-de-ville. En 1800, à la veille de son départ pour Marengo, Bonaparte assista à un bal donné dans la maison Steiner, aujourd'hui le cercle de Beau-Séjour. A la même époque, le préfet national Polier avait, suivant les mémoires du temps, invité le Premier Consul à un bal où l'on avait préparé en son honneur une sorte de ballet symbolique; mais au grand déplaisir des figurants, le futur empereur des Français se dispensa d'y assister.

Un de nos juges de paix vient de rendre un curieux jugement. Il s'agissait d'un corset qu'une dame voulait rendre, après deux jours d'essai, à la personne qui le lui avait vendu. Était-il trop monté, trop juste, ne remplissait-il pas assez avantageusement son rôle? On ne sait. Toujours est-il que la dame refusait, après expérience, de prendre livraison et de payer.

C'était là une de ces causes délicates dans lesquelles le magistrat est tout naturellement obligé de faire faire des constatations et des expertises. Mais le juge de paix en question ne l'a point osé, et, fort embarrassé, il a rédigé le jugement suivant :

« Le juge de paix du cercle de *** après avoir entendu les parties, etc., etc. :

Attendu que le débat se résume dans la question de savoir si le corset dont il s'agit va ou ne va pas; — que pour résoudre cette question il faudrait faire faire l'essai en présence du magistrat, ce que celui-ci n'a pas trouvé convenable d'exiger; — que du reste l'essai en eût-il été fait en notre présence, pour décider s'il va ou s'il ne va pas, il faudrait posséder en cette matière des aptitudes et des facultés qui ne sont pas de notre ressort, et que nous nous bornons à décliner notre compétence.

Attendu, d'ailleurs, que la nomination d'experts du sexe féminin n'aurait pas abouti: Jalouse des attraits de la défenderesse, l'une déclarerait que le corset va bien quoique allant mal; une autre donnerait un avis différent, et ainsi de suite.

Par ces motifs, nous déclarons que nous sommes incompetent, et renvoyons les parties à se pourvoir ainsi qu'il leur conviendra. »

Voici une curieuse manière de se procurer de l'argent. Une dizaine de jeunes gens prenaient une tournée de petits verres sur le comptoir d'un marchand de vin, à Paris, quand un des consommateurs, s'adressant à eux, leur dit :

« Messieurs, avant de nous quitter, je vais vous faire voir un nouveau tour de prestidigitation très amusant; avez-vous quelques pièces de cent sous en argent? »

Chacun se fouilla; le marchand de vin, voulant être de la partie, donna également au prestidigitateur improvisé deux pièces de cinq francs.

Ce dernier en sortit également une. Il en avait quatorze en tout dans la main.

— Eh bien, messieurs, dit-il, je vais sortir de l'établissement, je fermerai la porte et je parie une seconde tournée que je fais passer une à une ces quatorze pièces d'argent sur le comptoir sans ouvrir la porte.

Le pari fut accepté.

Le jeune homme fit comme il l'avait dit: il sortit; le marchand de vin ferma la porte, et notre homme, traversant la rue, se campa en face sur le trottoir et fit le simulacre de lancer une pièce dans la boutique et... fila à toutes jambes.

On comprend l'ébahissement des parieurs, qui voulurent le poursuivre; mais il était trop tard. Le marchand de vin croyait encore à une plaisanterie; mais lorsqu'il vit que personne de la bande ne connaissait le prestidigitateur improvisé, il comprit la mystification. Consommateurs et patron sont allés alors tous penauds, porter plainte chez le commissaire de police.

BAISER VOLÉ

(Fin.)

— Si c'est moi qui suis cause du départ de cette jeune fille, je le regrette sincèrement, dit le jeune homme d'un air contrarié; je me suis, en effet, adressé à elle et je m'y suis mal pris.

— Laissez donc, dit la baronne de plus en plus nerveuse, c'est une petite bécasse.

Bécasse, le mot ne fut pas relevé, il était dans les allures de la maison.

— Qui vous l'avait procurée? demanda d'Arcy.

— La marquise de Précourt.

Il leva la tête.

Ce nom lui disait celui d'une ancienne amie de la comtesse d'Arcy, avec laquelle, il le savait, tout en paraissant l'ignorer, elle avait continué de se voir.

Cette coïncidence l'intrigua.

— D'où sortait donc cette perle? demanda-t-il avec une ironie plus affectée que réelle.

— Oh! rassurez-vous, dit la baronne, qui eût bien voulu être cruelle, elle n'est pas de votre monde et vous ne l'avez jamais rencontrée, si vous ne l'avez pas aperçue ici.

— Jamais.

— Ah! à moins cependant dans votre rêve.

— Pas plus.

— C'est une demoiselle... — la baronne haussa la voix: — Lucrèce! — l'enfant pianotait dans l'autre pièce — comment se nommait donc ton institutrice?

— M^{lle} Maignan.

— C'est cela, Thérèse Maignan.